Antaya, et la maladie de la cheville

Tous les gens de mon temps ont connu Antaya, le voleur, le brigand, le sorcier, le jeteur de sort. Après Papineau et Lafontaine, il était bien l'homme le plus populaire de la Rivière Chambly. M. B-Globensky, aujourd'hui juge de la Cour Supérieure, a raconté son histoire, dans l'*Opinion Publique*, d'une façon originale et charmante : mais par crainte que cette page d'un journal disparu et que beaucoup regrettent ait pu vous échapper, je crois devoir vous expliquer ce qu'Antaya entendait par *la maladie de la cheville*, à laquelle les dindes étaient sujettes, sur les bords du Richelieu.

Que je vous dise d'abord que le pauvre Antaya, comme bien d'autres, du reste, valait mieux que sa réputation. S'il volait quelquefois, c'était par besoin, parcequ'il avait faim ou froid, non parcequ'il convoitait le bien d'autrui. Il ne manquait pas d'esprit, tout au contraire, mais son esprit n'était pas socialement équilibré, faute d'éducation, faute d'amis, faute de famille peut être. On ne lui connaissait pas de parents ; son nom même était étranger. Etait-il Italien, Portugais, Espagnol, Sauvage, nul ne l'a jamais su. Il s'appelait Antaya, tout court, sans prénom. Le pauvre gueux n'avait pas eu de berceau ; il ne devait, non plus, avoir de tombe. Et par une dérision du sort, un fief seigneurial assez important portait son nom.

Peut-être avait-il encore plus de cœur que d'esprit. Il ne volait que les riches, et le plus souvent il allait porter aux pauvres le produit de ses rapines. Pour lui, voler, c'était tout simplement *jouer un tour*. Pas de mal, du moment que le vol était un habile escamotage. Il en voulait surtout aux *avaricieux*, aux ladres, aux pingres, aux sans-pitié. C'était un plaisir pour lui de leur arracher quelque chose de valeur, comme un côté de cuir, une blouse, une dinde, un cochon tout entier, mais il se réjouissait encore de la moindre bagatelle qu'il leur pouvait chiper, à leur barbe, sous leur nez, sans qu'ils s'en aperçussent.

La mère Turpin, une veuve riche de Saint-D...., était renommée pour sa rapacité et son avarice. Chaque fois qu'Antaya passait devant sa porte, il ne manquait pas d'entrer pour lui présenter ses hommages et lui demander un petit souvenir de sa générosité. Comme bien vous pensez, il ne prenait pas *le goût de tinette* dans la maison. Jamais il ne sentit sous sa personne la fonçure d'une des chaises de la bonne femme. Ah ! vaurien ! crapeaud ! paresseux ! voleur ! te voilà encore ! lui criait-elle, du moment qu'il apparaissait dans l'entrebâillement de la porte,—et le tisonnier de suivre ces aimables apostrophes, pendant qu'Antaya s'esquivait en riant et répondant : " Merci, merci, la mère, et j'espère que le bon Dieu vous le rendra."

Il y avait longtemps qu'Antaya élevait *un chien de sa chienne* à l'intention de la mégère, lorsqu'un jour, comme il arrivait près de son jardin, il tombe en arrêt devant un troupeau de dindes, grasses à faire envie. On ne peut le voir de la maison, caché qu'il est par les arbres du verger. Une cheville de *piquet* ou de pieu, si vous voulez, sa trouve sous sa main ; il la ramasse, et vlan ! il la lance dans le tas de cols réunis et piaillant à qui mieux mieux. Une dinde, une des plus belles fait la culbute, bat des ailes, gigotte et meurt.

Antaya la ramasse, et s'avance vers la maison, en ayant l'air de l'examiner avec une extrême attention. La mère Turpin l'apercevant de sa fenêtre pendant qu'il semble absorbé dans l'examen de la bête morte se précipite au-devant de lui, bouleversée, hors d'elle-même. N'avait-elle pas reconnu.... sa dinde.... j'allais dire, son enfant ?

C'est toi qui l'as tuée ! misèrable canaille ! crie-t-elle, du plus haut de sa tête : lâche-moi çà, de suite, assassin !

—Ah ! la mère, répond doucement Antaya, vous avez bien tort de me traiter ainsi, lorsque je viens vous rendre service. Vous savez bien que je ne fais de mal à personne, que je ne saurais même pas fouetter un chat. Tuer une pauvre dinde, moi ? et pourquoi ? Que pourrais-je en faire ? Est-ce pour sa chair ? Je ne mange pas de volaille crue et vous savez que je ne fais pas ma cuisine moi-même. C'est peut-être pour la plume ? pour m'en faire un lit ? mais tant que je ne songerai pas à me marier, je me contenterai de la litière des étables, du grenier à foin, en automne, d'un coin sur le plancher, à côté du chien, en hiver et du duvet des champs et des bois en été. Quant au mariage, je n'en serais pas *fou*, mais tant que je vous aurai sur le cœur, la mère, je ne penserai jamais à d'autres....

—Tais-toi, *courreux de chemins*, gredin flambard ! laisse-la ma dinde, et file !

—Pardon, madame Turpin, pour parler sérieusement, je dois vous avertir que cette dinde est morte d'une maladie qui s'attrape, et qu'il serait prudent de votre part, de la faire enterrer bien avant et avec de grandes précautions dans quelques heures d'ici, il serait dangereux non-seulément pour les animaux mais encore pour *le monde* de toucher sa charogne, ou simplement d'en respirer l'odeur.

Je la lâcherai bien ici, mais s'il vous arrivait malheur je m'en ferais un reproche car je connais la maladie.. elle est pire que le charbon.

—Comment l'appelles-tu donc ? cette maladie, dit la vieille en retraitant vers sa maison.

—C'est la maladie *de la cheville*, la mère, une maladie terrible puisque cette dinde que vous aimiez tant, est morte, sans avoir eu seulement l'heur de vous appeler à son secours ou pour recueillir son dernier soupir.

La cheville ? la cheville ? grommelait la mère Turpin en rentrant chez elle. Emporte-la, lui cria-t-elle, en fermant sa porte et va au diable avec !

—N'ayez pas peur, la mère, j'aurai soin que personne n'ait à se plaindre de votre malheur.

Le lendemain, la dinde morte de cette terrible maladie de la cheville, à point, relevait de sa présence le repas de noces d'un jeune couple de la paroisse voisine plus riche d'amour que d'écus. Antaya eut sa part du festin. Il raconta son tour qui fit ainsi les délices de la compagnie, à double emploi ; et ce récit nous amuse encore. Il dansa, et dansa si bien, que de l'aveu de tous on n'avait jamais vu plus beau danseur dans le canton. L'eût-il voulu, il aurait pu se ranger, s'établir ; il lui eut été facile de *faire une fin* heureuse : mais il devait vivre et mourir avec un seul amour, amour effréné et sublime que Dieu seul peut dompter quand il s'empare à fond du cœur de l'homme, l'amour de la liberté.

Autant qu'il me souvient, Antaya est mort à Saint Bruno, en 1863 ou 64. C'était en hiver et par un temps d'élection. Un étudiant en médecine de l'endroit, tout-à-fait de mes amis, fils d'un des hommes influents de la paroisse, et lui-même quasi-un personnage, à cause de son instruction joliment appuyée de *self reliance*, avait réussi à manigancer le comité général des élections siégeant à Montréal, de manière à le convaincre que ma parole aurait un grand effet sur les électeurs de l'endroit. On m'expédia à Saint Bruno pour l'honneur du parti bleu et par l'ordre de Cartier—le grand prêtre de son autel. Allah ! est grand et Mahomet est son prophète !

Je m'y rendis, portant le bât peut être, mais non le bois du sacrifice, car j'étais vraiment heureux..... (de servir la patrie, allez-vous croire ?) Non, mais d'aller passer quelques heures avec Paré, ce brave et bon garçon, mort depuis hélas ! dans la force de la jeunesse et l'éclosion du talent.

Ma tâche politique finie, je sortis tout chaud des bras de la patrie peu émue pour tomber dans ceux de mon ami.

Après le dîner, Paré me dit sur un ton mystérieux :

—Tu sais, ou tu ne sais pas, peu importe, que c'est moi qui t'ai fait venir ici, aux frais du comité, par respect pour ta bourse d'étudiant, la plus respectable des bourses parcequ'elle sait acheter le plaisir sinon le bonheur. Mais tu ne sais pas bien sûr ! quelle était mon intention. Se voir, causer, rire, fumer, attrouper les amis absents dans un souvenir, c'est charmant pour l'heure, mais il faut songer à l'avenir.

L'avenir dont la porte sombre
Se distingue à peine dans l'ombre
Et qui ne s'ouvre avec honneur
Que sous la main d'un protecteur.

Je sais que tu es en bons termes avec nos chefs politiques qui sont des hommes éminents, d'un grand relief, mais j'ai songé d'ajouter au cercle de tes connaissances illustres, un nom, je ne dirai pas plus brillant, mais certainement plus populaire que celui de Cartier.

—Ah ! certes ! et ce nom ?

—C'était mon secret ; mets ta casquette ; pas besoin de ton pardessus ni de gants ; c'est sans cérémonie.

Je suivis Paré *sans résistance, par son œil noir ensorcelé*, de la maison à la grange, et dans la grange, de la *batterie* jusqu'au haut de la *tasserie à foin*.

Il va sans dire que je ne m'étais pas rendu si loin sans soupçon d'une farce, mais venant de Paré je savais que la farce serait bonne, et je me prêtai non-seulement sans résistance, mais avec intérêt, piqué que j'étais par la curiosité, aux agissements de mon ami.

" Attends un instant, me dit-il, que je prépare les voies à ta réception."

Remuant une douzaine de bottes de foin, qu'il jeta, ici et là, dans un crac, il ouvrit devant moi une fosse béante de sept à huit pieds de profondeur. Il faisait noir là-dedans, *comme sur le loup* ; je n'y distinguais rien, lorsque lui, d'un revers de main, faisant jouer un bardeau du la couverture remplit soudain le trou d'une vive lumière.

—Descends ici, me dit Paré.

Je me laissai glisser jusqu'auprès de lui. Et là, je me trouvai en face d'un homme en chemise assis sur une botte de foin—les mains posées sur les genoux. Quel pouvait être cet homme ainsi enfoui au milieu d'un fenil ? Sa figure pâle, émaciée, attente cadavre, mais ses yeux sont grands ouverts, fixés sur moi, et il tient un *bougon* de pipe dans sa bouche. Trop occupé de ses yeux, de sa barbe, de ses longs cheveux blancs tombant sur ses épaules, je n'ai pas le temps de songer à l'absurdité de cette pipe aux lèvres d'un homme logé dans une tasserie de foin. Du reste, sans me permettre d'analyser mes idées, mon ami me dit, d'un ton théâtral " Je te présente, très haut et très puissant seigneur Antaya,—le dernier des Seigneurs féodaux —" le seul qui depuis trente ans a prélevé — *tous lès droits de seigneur* — sauf un peut-être, qui n'a jamais été parfaitement établi— dans toute la vallée de la rivière Chambly. Les de Rouville, les De Bartch, les de Salaberry, les de Rottermund, les Campbell, les Kierskowsky, les de Saint Ours ont passé mais Antaya restera."

Assez ! dis-je, allons-nous en ! Je n'aime pas ces choses-là. On les pardonne aux étudiants en médecine, mais un honnête homme ne devrait jamais oublier qu'il est formé à l'image de Dieu. C'est la seule raison, il est vrai, qu'il y ait de respecter un cadavre destiné à la pourriture, mais cette raison est grande, immense, infiniment respectable, puisqu'elle est un hommage à Dieu, un hommage à sa face qu'il a daigné imprimer dans notre poussière.

J'étais d'assez mauvaise humeur. Pour me ramener, Paré me raconta quelques exploits d'Antaya, surtout celui de *la maladie de la cheville*, que vous saurez désormais aussi bien que moi. Vous devinez, n'est-ce pas, pourquoi je vous disais tout à l'heure qu'Antaya n'ayant pas eu de berceau semblait également prédestiné à manquer de tombeau. C'est qu'après avoir été comédien philosophe durant sa vie, il devait continuer de l'être jusque dans sa mort. Le dernier théâtre où il figura fut l'amphithéâtre de l'école de médecine appelé, par une suprême dérision du sort, *Victoria* (Victoire).

A. N. MONTPETIT.

LES DEUX PAPES

Rome, 30 décembre

Je tiens trop à mon tour de tribune au *Matin* pour le laisser perdre, sous le prétexte que je suis à Rome, où j'assiste aux fêtes du jubilé sacerdotal de Léon XIII. C'est avouer immédiatement que je ne sais plus rien des choses de mon pays depuis huit jours que ce que veulent bien m'en apprendre les journaux italiens. J'ai pourtant de sérieuses raisons de croire que M. Carnot est toujours président de la République, et cela me tranquilise un peu.

Pour le reste, il ne nous vient de France que des évêques chargés d'argent pour le Saint-Père, des pèlerins harassés et mécontents de la douane italienne et des caisses innombrables contenant les dons des fidèles. Les évêques ont hâte de se décharger de leur précieux fardeau ; les pèlerins ont hâte de courir au Vatican pour solliciter une audience, se procurer un billet · les caisses seules ne se hâtent pas : avec une indolence toute italienne, elles attendent patiemment leur tour dans les galeries de l'Exposition du Vatican, où des ouvriers, presque aussi nonchalents qu'elles, les déclouent, les éventrent et en extraient des objets de toutes sortes dont les uns disent la richesse et le bon goût de leur donateur, d'autres la naiveté et l'indigence touchante de leur expéditeur. Mais tous proclament la foi, l'amour, le souvenir, le dévouement.

Il y a quelque chose de touchant et d'émouvant à assister à ce déballage et à voir arriver ensemble, par exemple, une cathédrale en or qui pèse deux cent cinquante mille francs, envoyée par un riche chapitre, un tonneau de fromages de gruyère, don d'un hameau perdu dans les Alpes ; une douzaine de pauvres tortchons brodés par une pauvre ouvrière, et le connaissement d'un navire à voiles chargé de tonnes de sucre qu'un planteur exotique expédie au Souverain Pontife.

Quand le père de famille reçoit de tous les siens des témoignages matériels d'affection, il ne mesure pas sa joie, son attendrissement et ses bénédictions à la valeur pécuniaire de chaque objet. Ainsi fera le Père universel de Rome quand il parcourra, le 6 janvier, toutes ces salles encombrées dans lesquelles seront représentés tous les rangs de la société chrétienne et tous les degrés de la hiérarchie humaine, depuis le monarque jusqu'à l'artisan, l'empereur de la Chine comme le nègre de l'Afrique, où la religieuse cloîtrée coudoiera dans son tribut un grand rabbin qui s'est fait représenter par un bible précieuse à la reliure enrichie de pierreries.

Il est devenu banal de dire que le spectacle auquel j'assiste est l'apothéose de la papauté Il est peut-être moins banal de se demander par quels moyens, miraculeux au premieux abord, cette papauté est parvenue à obtenir une pareille explosion d'enthousiasme à une époque sèche et positive comme la nôtre, et à remporter une telle victoire sur l'indifférence, l'esprit révolutionnaire et l'esprit prétendu scientifique coalisés.

Pour expliquer ce phénomène, j'ai besoin de faire apparaitre derrière la grande figure de Léon XIII une autre grande figure de Pape, celle de son prédécesseur, celle de Pie IX, la figure du Pontifé mystique derrière la figure du Pontife pratique, la figure du Pape soldat derrière la figure du Pape diplomate, la figure du Pape intransigeant derrière la figure du Pape transigeant.

Imaginez-vous que vers la fin de 1805, Napoléon Ier mourut.

Il laissait la France appuyée sur la première armée du monde, et peut-être sur la plus belle armée qu'ait jamais contemplée l'histoire. Cette armée, il l'avait trempée dans les flots de l'océan, à Boulogne, il l'avait endurcie à toutes les fatigues. Il en avait fait la troupe à la fois la plus solide et la plus mobile qu'on put rêver. Il lui avait soufflé dans le cœur et dans le cerveau et dans les jambes son âme de feu.

Supposez maintenant qu'il eut pour successeur un homme d'un génie égal au sien, mais se manifestant sous des formes différentes.

Croyez-vous qu'avec les ressources et les hommes et l'organisation dont le successeur eût hérité du grand-oncle du prince Napoléon, la France n'eût pas été en état d'accomplir de grandes choses ? Croyez-vous que cette armée, mise en ligne ailleurs qu'à Austerlitz, n'eut pas pourtant gagné la bataille d'Austerlitz ?

Hé bien ! cette comparaison est invraisemblable, quand il s'agit des meneurs humains, car deux génies égaux ne se succèdent jamais ici-bas à la tête d'un peuple. Mais elle est vraisemblable quand elle s'applique à des Papes, car le génie des Papes est fait de l'esprit de Dieu qui souffle sur eux tous.

Et elle explique la situation actuelle de cette église catholique qui plane sur le monde étonné de sa propre puissance et sur les trônes étonnés de sentir au-dessus d'eux une force morale qui pèse sur leur force humaine et l'écrase.

Qu'a fait Pie IX ? il a trempé dans le bain fortifiant de ses propres larmes l'Eglise dont il avait la garde. Il l'a unifiée. Il en a sondé les éléments séparés au feu de son cœur d'apôtre. Il en a fait une troupe magnifique, indomptable et mobile. Il a accumulé en elle des trésors inépuisables d'énergie et de courage. Il lui a donné son camp de Boulogne.

Puis il a disparu et il a laissé son successeur remporter avec ses superbes régiments la bataille d'Austerlitz et trôner sur un parterre de rois, comme Napoléon à Erfurth.

Oh ! je sais que je les diminue, ces éternelles conquêtes de la force morale, en les comparant aux éphémères succès de la force physique. Mais que voulez-vous ? On a bien donné des têtes d'enfants aux anges immatériels, et il faut bien chercher dans l'humanité des figures, même des figures de rhétorique, pour faire comprendre les événements surhumains.

Voilà ce qui s'est passé. Pie IX a restauré une force et Léon XIII a appliqué cette force. Pie IX a radoubé la barque de saint Pierre qui venait de subir le choc de toutes les révolutions, révolutions intellectuelles, et les dernières oscillations de l'Océan qui s'apaise soulèvent doucement la barque victorieuse et insubmersible que dirige Léon XIII.

Voilà l'œuvre des deux Papes.

Je sais que je vais effrayer peut-être quelques âmes timides qui assimilent les Papes à des souverains terrestres, et qui se souviennent qu'en général un Roi n'aime pas qu'on promène au milieu de ses triomphes le fantôme évoqué du prédécesseur qui les a préparés.

Mais je suis certain que la grande âme de Léon XIII lorsqu'elle parcourt la chaîne forgée par dix-neuf siècles qui l'unit à l'âme même du chef des apôtres, et, par cette âme, à la personne du Christ, s'arrête avec complaisance sur le premier et le plus proche anneau de cette chaîne infrangible.

Je suis certain quand, le 15 janvier prochain, le Pape, accomplissant la plus auguste fonction de la Papauté, arrivera, porté sur sa chaise, à la porte de l'immense salle où il doit proclamer de nouveaux saints, il verra flotter devant ses yeux, au-dessus des mitres blanches et aigues des évêques et des cardinaux, la figure blanche et souriante du Pontife qu'il a remplacé et que plus tard l'Eglise placera parmi ses patrons célestes.

Il y a quelques années, une nuit de juillet, un cercueil sortit par la porte de derrière de la Basilique de Saint-Pierre. C'était celui de Pie IX. Les contingents les plus infimes et les plus infâmes de la Révolution italienne l'attendaient, le guettaient, et ils insultèrent, mort, le Pape qu'ils avaient dépouillé vivant.

Ils savaient bien ce qu'ils faisaient. Leur haine était à la fois inconsciente et clairvoyante, et ils exhalaient un dernier cri de rage contre la Papauté triomphante d'eux-mêmes, en conspuant les cendres du Pape qui avait si vigoureusement et si infatigablement préparé ce triomphe.

Une réparation est due à ces restes. L'Eglise en fera des reliques.

Les cannibales qui prirent part aux manifestations sacrilèges contre le cercueil de Pie IX existent-ils encore ? S'il sont morts, ont-ils laissé des enfants dignes d'eux ?

On serait tenté de répondre : Non, à ces deux questions ; à ne considérer que la surface des choses, assez singulière pour nous autres Français, trop logiques, trop habitués à voir les hommes passer des idées aux actes

Prêtres, religieux, séminaristes circulent isolément ou en groupes dans cette Rome qui n'est plus au Pape, au milieu d'une sécurité, d'une tranquillité absolue, et le caractère profondément catholique des masses italiennes se manifeste de toutes les façons possibles.

Les adversaires du Pape ne sont pas les derniers à vanter son génie, à en parler avec admiration, à le représenter comme un joyau national de l'Italie moderne.

On sent, pourquoi ne pas le dire, que le Roi et les siens sont religieux, et que le Pape et les siens sont patriotes.

Mais il faut compter avec les surexcitations et avec les folies. Il faut se souvenir que cette simple messe basse, dite par le Souverain Pontife dans Saint-Pierre, même fermé au public et ouvert seulement à vingt-cinq mille fidèles munis de billets, qu'on a eu, un instant, l'idée de rendre nominatifs, il faut se souvenir que cette messe basse est la première manifestation quasi-extérieure de la papauté depuis le 20 septembre 1870, depuis l'entrée des Piémontais ou des Italiens, comme vous voudrez, dans Rome.

Il faut se rappeler enfin que, dans ce pays l'imprévu joue un rôle considérable ; que les plus gros nuages y passent sans une goutte de pluie, et qu'un petit flocon de vapeur blanche peut y déchaîner des orages épouvantables.

Alors ? Alors tout le monde espère qu'il n'y aura rien, et à mesure qu'approche le grand jour, tout le monde se prépare, comme s'il devait y avoir quelque chose.

Ce qu'il y a de rassurant, c'est l'intérêt considérable de l'Italie, hôtelière à cette heure de représentants du monde entier, à ne pas laisser trop voir à des hôtes qui en profiteraient l'incompatibité qui existe entre la privation absolue de pouvoir temporel et l'accomplissement des fonctions pontificales.

Il n'y a rien de plus intelligent et de plus fier que l'Italien, surtout quand ses intérêts sont en jeu. Il n'y a pas un peuple moins emporté, plus réfléchi et plus calculateur que celui-là. Et l'intérêt que je viens d'indiquer, tout le monde le comprend, en haut comme en bas.

Aussi a-t-on pris des précautions minutieuses et puissantes.

Et je vous avouerai à l'avance que je ne compte pour aucun d'entre nous sur le plus petit brin des palmes du martyre.

J. CORNÉLY.

LA PROVINCE

SAINT-ALEXIS DE MONTCALM—M. Odilon Duval a été réélu maire de cette paroisse le 16 courant.

HULL—Les élections municipales se sont terminées par l'élection de M. Landry, dans le quartier No. 3, contre M. Eddy ; l'élection du Dr Aubry, dans le quartier No. 4, contre M. Richer, et l'élection de M. Marston dans le No. 5, contre M. A. Chevrier.

La contestation a été très serrée de part et d'autre, si l'on en juge par les majorités. La majorité contre M. Eddy n'a été que de 4, celle du Dr Aubry a été de 7, et M. Marston n'a eu aussi que 7 voix de plus que son adversaire.

JOLIETTE—Les autorités du collège Joliette ont l'intention de présenter à la Législature Provinciale une requête demandant l'appui du gouvernement pour leur aider à bâtir.

—La Cour Criminelle commencera vendredi et durera quelques jours. Le rôle est passablement chargé.

—Le bazard au couvent des Révérendes Sœurs de la Providence de cette ville, s'est terminé mercredi soir.

Comme d'habitude, cette œuvre excellente a été noblement encouragée ; la recette est de $1022.00.

L'élection de charité organisée pour la circonstance a rapporté la somme de $307.00.

Les candidats étaient MM. Georges Desroches et François Rivest. C'est Mr. Desroches qui a remporté la victoire.

TROIS-RIVIERES—La pêche à la petite morue se fait depuis le jour de Noel jusqu'au 22 janvier environ ; c'est alors que ce petit voyageur remonte le fleuve et vient se cantonner dans les chenaux, à l'embouchure de la rivière Saint-Maurice, près des Trois-Rivieres. Les habitants du cap de la Madeleine, de Batiscan, paroisses voisines situées sur les bords du fleuve, se livrent à cette pêche tous les hivers. Il s'en prend aussi quelque peu aux Grondines. C'est un courant qui suit la côte nord du fleuve et vient s'arrêter dans les bouches du Saint-Maurice. Cette pêche demande un travail considérable. On pratique des barrieres sous la glace afin de diriger la course du poisson, qui va se jeter dans les filets du pêcheur. On le prend alors en assez grande quantité. Cette industrie, dit M. Guilbault, doit rapporter $30,000 tous les hivers. Ce poisson, comme on le sait, est très populaire au Canada, et il se vend avec beaucoup de facilité aux Etats-Unis.

NOTES AGRICOLES

Prix pour la culture du tabac

La Chambre de commerce de Londres offre un prix de cinquante louis sterling pour le meilleur échantillon de tabac produit soit en Angleterre, soit dans les colonies anglaises. On fait actuellement de grands efforts en Angleterre pour encourager la culture de cette plante. L'occasion est donc favorable pour les planteurs canadiens de prendre les devants sur les marchés anglais. Les échantillons devront être adressés avant le 1er décembre 1888, à " La Chambre de Commerce, Section du commerce des tabacs ; Londres, Angleterre." Pour informations particulières, on s'adressera à M. Kenrick, B. Murry, Secrétaire de la Chambre de commerce, Botolph House, Eastcheap, Londres E. C., Angleterre.

Barattage rapide de la crème

Un journal annonçait dernièrement qu'un inventeur venait de vendre un brevet obtenu dans une machine à faire le beurre, comme on appelle les barates, faisant le beurre en pas plus de dix minutes. Une ou deux expériences, disait le correspondant du journal, a prouvé le fait à la satisfaction de l'acheteur du brevet, et nulle doute que cette nouvelle baratte devra faire merveille. Voilà une réclame lancée pour un appareil qui fera certainement faire de mauvais beurre à ceux qui l'acheteront. Le barratage de la creme est une de ces opérations qu'on ne peut faire vite ou lentement à volonté. Il est en cela des regles absolues à suivre, sans lesquelles on entre dans la mauvaise pratique et fait du mauvais beurre. En consultant tous les auteurs qui ont écrit sur la fabrication du beurre, français, anglais, américains ou canadiens, on voit que tous sont d'accord à fixer la plus courte limite de temps qu'on peut convenablement conserver au barratage, à *vingt minutes*, et la plus longue à une heure, ce qui donne une moyenne pour les cas ordinaires de quarante minutes donc plus de beurre, pour une quantité donnée de lait que celui fait en un plus long temps. Cela est vrai, si l'on ne considère que la quantité *apparente* de beurre ainsi obtenue. Mais l'on ne s'étonnera plus qu'il en soit ainsi lorsqu'on saura que par un barrattage trop rapide, on incorpore à la masse du beurre une forte quantite de caséine qui augmente, il est vrai, la masse du beurre, mais qui le rend de qualité fort inferieure et le rend impossible à conserver bon. Tout beurre fait trop vite est graisseux, sans arome et s'altère très vite.

Toute reclame faite en faveur d'une baratte faisant le beurre en moins de vingt minutes, est donc faite directement en opposition aux intérêts du fabricant de beurre et surtout celui qui achète le beurre fait avec ces machines.

Fourrage haché

La préparation de la nourriture pour les chevaux n'est pas chose aussi nouvelle qu'on pourrait le croire. Tandis que nous, cultivateurs canadiens, donnions à notre bétail du foin à son état naturel, et de l'avoine entière, les cultivateurs hollandais de Pensylvanie étaient plus avancés que nous dans la maniere de tenir leurs étables. Des 1780, les chevaux de cet Etat avaient l'habitude de faire des voyages de deux à trois cents milles sur les chemins monstueux de cette région avec des charges prodigieuses de blé et de fleur venant de l'interieur, et revenaient chargés de marchandises seches, etc., prises aux ports de mer de Charleston, Wheiling, etc. Malgré ce travail énorme, Vancouver déclare que les chevaux en question "sont rarement en moins bonne condition que les gros chevaux de trait et ceux des brasseurs de Londres."

Pour obtenir une pareille somme de travail de la part de ces chevaux americains on les nourrissait à l'avoine et sur la route avec du foin et de la paille coupés en longueurs d'un demi-pouce et mêlés dans la proportion de trois quarts de minot de fourrage ainsi haché avec un pot de moulée melangée d'avoine, de seigle et de blé-d'inde. Un auge de grandeur suffisante pour que les chevaux pussent manger tous ensemble en même temps était transporté dans la voiture lorsqu'on était en route. On mettait le fourrage haché dans l'auge, après l'avoir bien mêlé avec la quantité voulue de moulée, on le mouillait, puis on le brassait de nouveau jusqu'à ce que chaque parcelle ou particule du fourrage haché fût couvert et pour ainsi dire blanchi par la moulée. On peut s'imaginer avec quelle avidité les chevaux mangeaient leur provende ainsi préparée. C'est là la méthode suivie par M. Steward pour nourrir tous ses animaux.

L'état dans lequel on trouve le grain après qu'il a passé dans le corps des chevaux démontre avec la plus grande évidence que la pratique trop généralement suivie de donner le grain entier aux chevaux est une grande source de gaspillage et de perte. De fait il n'a perdu que peu de ses qualités nutritives. Donné entier lorsqu'il n'est pas completement mâché sous la dent de l'animal, comme cela arrive fréquemment, il n'est que peu affecté par le pouvoir digestif de l'estomac, car il sort à peu près dans son état naturel, tandis que lorsqu'il est brisé ou concassé par des rouleaux, il reçoit facilement l'action des sucs gastriques, et toute sa substance nutritive est assimilée au cours de son long trajet dans les intestins dont il tapisse la surface, grâce à son état de division.

Tous les animaux, et surtout les chevaux, sont mieux sustentés lorsque le grain est brisé avant de leur être donné entier, comme c'est l'habitude. La pretendue objection que le grain moulu n'est pas mâché ni mêlée à la salive de la bouche est absurde, car, personne ne songerait, je l'espere, à donner du grain aux chevaux sans le mêler avec une quantité suffisante de fourrage haché. Le fourrage haché et le grain forcera le plus paresseux des chevaux à mâcher sa nourriture comme il le faut.

AVIS ! Le meilleur endroit à Ottawa pour acheter des Patins et autres articles en fait de quincailleries et ferronneries, c'est PATINS !
Chez Thos. Birkett, 115 rue Rideau
P. S.—1,000 paires de Patins de tous prix et de toutes les grandeurs ; 1,000 Clochettes pour sleig
Venez et voyez par vous-mêmes. 21 11 87-1

COMPAGNIE MANUFACTURIERE DE
E. B. EDDY & Cie
(LIMITEE)
ETABLIE EN L'ANNEE 1854. INCORPOREE EN L'ANNEE 1886
HULL, P. Q.
Manufacturiers et Marchands en Gros de
BOIS DE CHARPENTE
Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, Ouvrages de Maisons, Etc, Etc, E
Seaux, Baquets, Planches à laver, Boites et Caisses d'emballage,
ALLUMETTES "TELEGRAPHE" DE PREMIERE QUALITE
16—1—88—q

LOTERIE NATIONALE DE COLONISATION
Sous le patronage de M. le curé A. Labelle
Au profit de l'Œuvre des Sociétés Diocésaines de Colonisation de la province de Québec. Fondée en Juin 1881, sous l'autorité de l'Acte de Québec, 32 Vict., chap. 36.
LE NEUVIEME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU LE
Classe D. MERCREDI, 15 FEVRIER 1888, A 2 HEURES P.M.
Valeur des Lots, - - - $60,000
1ère SERIE { Valeur des Lots, - - - - $50,000 ; Gros Lot : Un immeuble de - 5,000 } $1.00 le Billet
2me SERIE { Valeur des Lots, - - - - $10,000 ; Gros Lot : Un immeuble de - 1,000 } 25 cts le Bille
DEMANDE DE BILLETS
Il est offert au porteur de tout numéro gagnant de lui payer en espèces le montant de son lot, moins une commission de dix pour cent.
Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité, à moins d'une autorisation spéciale.
à S. E. LEFEBVRE, Montréal, Canada.
M. Lefebvre voudra bien expédier à l'adresse ci-dessous,
..... billets de 1re série à $1.00.
..... billets de 2me série à 25 cts.
La somme de $..... est ci-jointe.
ADRESSE
Nom .....
Rue ..... No. .....
ou Boîte du Bureau de Poste No. .....
Localité .....
REMARQUE—Pour vous servir de cette formule de Demande de Billets, enlevez la et mettez-la avec l'argent dans une enveloppe adressée à S. E. Lefebvre, 19 rue Saint-Jacques, Montréal, Canada.

AU TEMISKAMING
—PAR—
JOSEPH TASSÉ
Brochure de 20 pages in-8o
10 cts L'EXEMPLAIRE
En vente au Bureau du CANADA

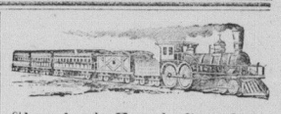
MOULIN A PLANER D'OTTAWA
—ET—
Manufacture de Portes, Chassis et Jalousies
DE MOUNT SHERWOOD
Un assortiment des plus complets des lignes suivantes constamment en mains : Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, Planchers, Lattes, Douves, Bardeaux, Bras et Poteaux d'escaliers, etc.
Tournage, découpage et sciage de toutes descriptions. L'endroit à meilleur marché dans la ville.
R. THACKRAY, Propriétaire,
Bureau, 241, Rue Sparks, Ottawa.
Connexion téléphonique. 17—1—88

Pour garnir les Maisons
Nous venons de recevoir un assortiment de
TAPIS de BRUXELLES
—ET DE—
TAPISSERIES
Voyez-les avant d'acheter ailleurs.
HARRIS & CAMPBELL
RUE O'CONNER

L'EXTRAIT
—DU—
Fraisier Sauvage
—DU—
DOCTEUR FOWLER
—GUERIT—
Le Choléra, Choléra des Enfants, Diarrhée et toutes les maladies de l'été.
EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS

CHEMIN DE FER
"CANADA ATLANTIC"
LA VOIE LA PLUS COURTE
—ENTRE—
Montreal et Ottawa
—ET—
OTTAWA A BOSTON ET NEW-YORK, ET TOUS LES POINTS A L'EST ET AU SUD
Les convois partiront de la gare de la rue Elgin comme suit :
TRAIN EXPRESS DE MONTREAL
8.00 A.M. TRAIN EXPRESS se raccordant avec l'Express du Grand Tronc à Coteau pour l'Ouest et à Montreal avec les trains du Grand Tronc pour l'Est et le Sud-Est, arrivant là à 11.30 a.m.
4.50 P.M. TRAIN RAPIDE avec salle à diner, arrivant à Montréal à 8.20 p. m., se raccordant avec les trains du Vermont Central et du Grand Tronc pour l'Est
Les convois arriveront à 12.30 p.m. et 8.10 p.m. de l'Est, se raccordant à la gare Bonaventure, Montreal, avec les trains de l'Est et du Sud.
Char Palais Pullman sur les trains de Montréal.
Un train quittera la gare du chemin Richmond à 7.45 a.m. et 4.35 p.m. se raccordant avec les trains Express de Montréal.
EXPRESS DE BOSTON ET NEW-YORK VIA ROUSE'S POINT
1.20 P.M. Quittera Ottawa, gare de la rue Elgin, arrivant à Rouse's Point à 3.40 p. m. et se raccordant avec en route avec les trains du Vermont Central et Delaware et Hudson, pour l'Est et le Sud, arrivant à Boston à 7.49 et à New-York à 7.00 le lendemain matin.
Des chars dortoirs Pullman sont attachés aux trains entre Ottawa et Boston. Les passagers d'Ottawa pour New-York prendront les Pullman à Saint-Albans ou à Rouse's Point.
Les billets, les lits et tout autre renseignement peuvent être obtenus au bureau des billets de la cité et aux stations.
E. J. CHAMBERLIN, Surintendant Génér
PERCY R. TODD
Agent général des Passagers.

TAPISSERIE !
Tapisserie de manufacture Anglaise, Française, Japonaise, Belge, Américaine et Canadienne, à des prix variant depuis
4 Cts LA PIECE EN MONTANT
Je puis assurer que mon assortiment est dix fois plus complet en cette ligne que ceux d'Ottawa combinés.
Wm. HOWE
Edifice Howe, rue Rideau, et 393 rue Cumberland.


Chemin de Fer du Pacifique
TABLE HORAIRE
Les convois quittent la gare UNION suit :—
4.30 A. M. 8.25 " 4.30 P. M. — Pour MONTREAL TROIS RIVIERES, QUEBEC, SAINT-JEAN, HALIFAX et tous les points à l'Est.
11.30 A. M. 11.00 P. M. — Pour KINGSTON, PETERBORO, TORONTO, DETROIT, BUFFALO, BAY CITY, CHICAGO et tous les autres points à l'Est.
3.30 P. M. 12.01 MINUIT — Express local pour ALMONTE, BUCKINGHAM, ARNPRIOR, RENFREW PEMBROKE, CHALK RIVER et autres.
12.01 MINUIT — Pour PORT ARTHUR, WINNIPEG, VICTORIA, VANCOUVER, et tous les points sur la cote nord-ouest du Pacifique.
7.00 A. M. 3.15 P. M. — Pour PRESCOTT, NEW YORK et tous les points dans l'Etat de New-York.
Billets d'entier parcours, tables horaires, cartes et tout autre renseignement peuvent être obtenus au bureau des billets de la Cité, No 42 rue Sparks.
J. F. PARKER, Agent des Billets et des Passagers de la Cité.
D. McNICOLL, Agent général des Passagers.
LUCIUS TURTLE, Gérant des Passagers.

G. PHILBERT
IMPORTATEUR
—DE—
TAPISSERIES
AMERICAINES, ANGLAISES ET ECOSSAIS
Coin des rues Dalhousie et Saint-Patrice, Ottawa
PEINTURE, TAPISSERIES, PEINTURES PREPAREE HUILE, MASTIC PINCEAUX, VITRES, et